

NOTRE TEMPS QUOTIDIEN POUR UNE ETHNOGRAPHIE DE LA MÉTÉOROLOGIE ORDINAIRE

Martin de la SOUDIÈRE *

RÉSUMÉ

Ce texte est un plaidoyer pour une ethnographie et une phénoménologie du temps qu'il fait, en France, dans le quotidien de nos vies et de nos villes. A travers, en particulier, une chronique socio-météorologique tenue par l'auteur pendant plusieurs années, on voudrait montrer que le monde contemporain n'a pas, comme on le répète souvent, perdu le sens du temps et s'est même inventé de nouveaux rites liés à la pluie, au froid, à la chaleur.

ABSTRACT

Our dally weather
For an ethnography of ordinary meteorology

This text is an appeal for an ethnography and phenomenology of the weather in French cities and everyday life. By means of a socio-meteorological diary kept over the span of several years, the author has sought to show that, contrary to what is often believed, contemporary society has not lost its sense of the weather and has even invented new rituals relating to the rain, the cold, heat.

A ceux des écoliers qui, la veille de la rentrée, parviennent, moins bien que les autres, à prendre congé de leur été.

Citoyens — citadins, ou ruraux —, nous sommes coutumiers du temps qu'il fait, qui se décline de trois manières selon l'effet qu'il produit : variable d'un jour à l'autre (temps météorologique) ; cyclique, saisonnier (temps calendaire) ;

* CNRS-EHESS (CETSAH : Centre d'Études Transdisciplinaires : Sociologie, Anthropologie, Histoire), 22, rue d'Athènes, 75009 Paris. E-mail : soudiere@ehess.fr

repérable et différencié d'une zone géographique à l'autre (climat). De leur combinaison, naît une impression diffuse, mais certaine, d'être ici et maintenant et non ailleurs, impression qui renforce le sentiment d'appartenance à un lieu et à un temps. Coutumiers, c'est-à-dire usages ordinaires, mais pourtant ingrats, ne nous sentant le plus souvent ni concernés ni réellement impliqués dans ce qui, pourtant, insensiblement, scande le déroulement de notre année, la "précipitant" — mais lentement, comme à bas-bruit — vers du "plus froid" ou du "plus chaud", du "plus sombre" ou du "plus lumineux", et ajoute à chaque matin une touche (ou comme on dit d'un parfum, une note) nouvelle, donnant, parfois à la journée qui commence sa raison d'être en tant que journée, et à nous-mêmes motif ou prétexte : à nous plaindre surtout, ou (mais plus rarement, convenons-en) d'avance, à nous réjouir. "*La vie est courte, mais les journées sont longues*" (Peter Handke, *Essai sur la journée réussie*).

Rien que de banal donc, de ténu plutôt, ou mieux de quasi invisible, essence même de la routine et d'une fadeur en quoi se définit trop souvent notre quotidien. Le temps météorologique ? Apparemment banalité, à peine événement, degré zéro de la conversation, comme nous le répètent ces adages : "*Parler de la pluie et du beau temps*" ; "*Qui parle du temps, perd son temps*".

Futile le discours ordinaire sur le temps ordinaire, futile de même l'analyse de cette futilité ? Fort de ce parti pris, il n'est guère d'ethnologue ou de sociologue à prêter attention à la météorologie au quotidien, fût-il engagé dans la quête des manifestations, traces et signes du quotidien. Délaisé pour cause d'insignifiance¹, le temps qu'il fait trouve néanmoins sa place dans les sciences sociales, en particulier en ce qu'il peut avoir d'excessif — et par là de contraignant et de spectaculaire —, dans les *situations d'exception*, les "gros temps" et non pas les "petits temps" pour reprendre la terminologie des marins : tempête, vague de froid, canicule... Même les anciennes chroniques des XVIII^e et XIX^e siècles, qui relatent pourtant mois après mois la météorologie d'une ville ou d'une province, ne mentionnent en fait que ce qui constituait et prenait figure, au même titre que les épidémies ou les guerres, de "malheurs du temps": "grands" hivers, étés "remarquables", cataclysmes, paroxysmes, "dérangements de saison". Elles ne nous disent rien — ou seulement de façon très allusive — des demi-saisons, des propos de pas-de-porte, de coin de rue ou de chemin, sur la simple persistance d'une pluie, la fraîcheur d'un matin, la chaleur d'un après-midi.

C'est là l'une des manières, pour la météorologie, d'acquérir des lettres de noblesse comme motif de l'histoire sociale ou thème ethno- ou sociologique à part entière. De même quand les chercheurs la décomposent élément par élément (vent,

1. Il bénéficie au contraire d'un traitement de faveur dans la littérature, dans la poésie bien sûr, mais aussi dans les romans, comme pourraient le montrer les très nombreux exemples que j'ai trouvés chez Jean Rouaud, Claude Simon, Italo Calvino, Guy de Maupassant, Patrick Chamoiseau, Fernando Pessoa, etc.

orage, neige...), et qu'elle se prête à l'établissement de corpus (dictons dits populaires, savoirs...). De même enfin (les travaux consultés et le présent ouvrage en sont la preuve) quand elle est rapportée aux catégories de population *le plus directement concernées* par ses effets : marins, éleveurs, habitants des hautes altitudes ou de régions froides par exemple. Imaginaires, savoirs, cosmologie s'organisant sous la plume du chercheur, la météorologie alors prend sens, pour le plus grand bonheur du lecteur, comme indicateur et expression privilégiée d'une aire culturelle ou d'un groupe social.

Rien que de très légitime et, scientifiquement, de très fécond dans de tels choix et parti pris d'enquête. En privilégiant dans mes premières recherches ethnométéorologiques une saison, le froid, la neige, et en me centrant sur les populations qui y sont les plus exposées (agriculteurs de montagne, citadins soumis aux vagues de froid², Québécois et Inuit), je n'ai moi-même pas dérogé à cette démarche. Mais il semble que l'on puisse, non pas aller plus loin (cela n'aurait aucun sens et reviendrait à disqualifier les types de recherche évoqués plus haut), mais, parallèlement, comme en contrechamp, procéder différemment en tentant de conjuguer l'étude de la météorologie et celle de l'ordinaire des modes de vie.

C'est ce pari que je fais depuis plusieurs années, en me livrant, parmi les différentes manières d'y parvenir, à l'exercice du *journal*. On connaît la fécondité et les vertus du journal ethnographique; mais aussi ses limites, ses travers, ses défauts : risque de complaisance de son auteur, caractère répétitif et anecdotique... Mais, pour au moins trois raisons, pour parvenir à cette *phénoménologie* de la météorologie (trop rarement entreprise), ce "genre" me paraît pourtant indépassable et, avec lui, la démarche qui le sous-tend.

La variation, la labilité des situations météorologiques elles-mêmes, d'un jour, d'une semaine, d'un mois, et d'une saison à l'autre n'en font pas une donnée stable de notre vie et de notre environnement quotidien au même titre, par exemple, que nos lieux de travail ou nos parcours habituels dans la ville. C'est seulement *jour après jour*, dans le respect de la dynamique des contrastes des journées les unes par rapport aux autres, que peut se mener l'observation³. Ensuite, comme y faisait allusion le début du présent texte, le *discrédit* dont sont l'objet et par qui sont en quelque sorte grevés les *propos* et les discours tenus sur le temps, biaise toute tentative de questionnement direct, interview... (La force même de cette réputation touchant aux représentations spontanées et aux tentatives d'émettre un pronostic sur le temps à venir est bien sûr à analyser et à décrypter : cela nous alerte *a contrario* sur le rôle que l'évocation de la météorologie joue, en fait, dans les interactions

2. Ces vagues de froid récentes (rappelons-nous les trois hivers 1985, 86, 87) ont d'ailleurs donné lieu à de nombreux travaux de climatologie et de géographie.

3. C'est ainsi que procédait souvent Georges Perec. Cf. aussi l'essai de Bonnin (1994), à la recherche de l'eau dans la ville.

sociales, en particulier dans la conversation⁴). Exemple tout récent, glané dans un hebdomadaire régional qui, à longueur de colonnes et d'année, prend lui-même longuement le temps et répète que “*parler du temps, c'est perdre son temps*”:

“La neige. Eh oui, en cette première quinzaine de septembre, elle est bel et bien tombée pour la première fois [...] Comme toute l'année a été en avance, il se pourrait bien que nous ayons un hiver précoce. A moins qu'une fois de plus, à force d'en parler, nos pronostics soient déjoués” (je souligne).

(“*La Lozère nouvelle*”, rubrique de la commune de Serverette, 23.9.1994).

Troisième phénomène enfin qui, en rendant très difficile toute reconstruction ou description rétrospectives de nos réactions au temps, invite à mener enquête à chaud et *in situ* : le manque, avéré, de fidélité que la plupart des individus manifestent à l'endroit des situations météorologiques vécues, fussent-elles toute récentes. Dramatisation ou idéalisation, amnésie ou réinvention sont de règle en la matière !

Ces réflexions méthodologiques et cette conviction m'ont donc conduit à entreprendre une chronique météo, manière d'almanach, de journal de saison (comme on tenait jadis un “journal de raison”), d'*ordinaire des saisons* (comme on parle, dans la liturgie catholique, des dimanches des “temps ordinaires”), les jours comme ils viennent, les chagrins et les jours...

Partant de l'hypothèse que pour une culture donnée — en l'occurrence la France contemporaine — les réactions des individus à la météorologie offrent plus de ressemblances que de différences, je me suis pris comme témoin, comme sujet d'observation, comme cobaye, ou encore comme prisme de notre rapport à l'environnement climatique. Comme un “observateur météo bienveillant”, à la manière d'un gardien de phare, je consigne quelques *données météorologiques* (juste une ou deux indications quasi quotidiennes) propres à me permettre plus tard de relire le temps qu'il a fait. Mais ce gardien de phare est aussi poète et, faisant cas de sa propre *sensibilité*, note scrupuleusement ce que lui inspirent vent, température, cycles, ambiances atmosphériques, bref les couleurs que le temps prend pour lui, ses réactions spontanées, humeurs, joies, souvenirs indexés et associés, entés sur le temps. Ce gardien de phare est aussi, et se veut ethnographe, sociologue, et recueille tout *ce qu'il entend dire* — et médire — du temps, des assertions les plus stéréotypées aux propos chagrins et aux jolis mots de saison⁵, aussi bien dans la rue, les cafés, chez les commerçants, dans les transports en commun, au bureau. Fidèle au “poste” (de *radio*, de *télévision*), ce gardien de phare note enfin parfois ce que les voix autorisées lui disent du temps du jour, son mode d'emploi journalier.

4. Voir à ce propos de la Soudière (1994).

5. “Mots de saison” : terme consacré qui désignait au Japon les petits poèmes (haïku) décrivant le temps qu'il fait.

S'adressant — comme la maladie — directement à notre corps, l'agressant ou tour à tour lui faisant du bien, la météorologie semble nous différencier les uns des autres presque à l'infini. Certes elle relève de l'intime, tant physiologiquement (tolérance ou intolérance au froid, à la chaleur...) que psychologiquement (météosensibilité). Mais c'est là oublier qu'en même temps, nos réactions sont éminemment *socialisées*. Elles sont en effet en résonance profonde avec notre expérience antérieure, et par là avec notre culture familiale ou régionale⁶, ainsi qu'avec l'air du temps, le mode de vie ambiant... Nombreuses donc, et hétérogènes, les sources qui alimentent (ces métaphores ne sont pas neutres) notre *imaginaire météorologique* et auxquelles il se nourrit. C'est l'ambition du journal que je poursuis que de montrer à l'œuvre, sur le vif, comment s'opère leur combinaison et comment se construit ainsi, presque à notre insu, ce qu'on pourrait appeler une "culture" météorologique⁷.

Car nous participons — c'est en tout cas ma conviction — d'une culture météorologique. Notre année n'est certes pas scandée, comme au Japon par exemple, par des rites de saison qui perdureraient jusque dans les grandes villes. Nos journées ne dépendent plus aussi directement que jadis de l'état du ciel. Nous sommes maintenant en grande partie affranchis des excès du climat (quoique...). Mais, à y mieux regarder, quoique de façon affaiblie et détournée, la météorologie nous touche toujours, nous affecte, nous parle. Nous jouons avec elle, nous savons l'utiliser tour à tour comme complice ou comme bouc-émissaire, elle nous arrange autant qu'elle nous dérange.

Mais, comme il a été dit plus haut, la météorologie "ordinaire" constitue un terrain ingrat pour l'ethnologue du quotidien, le plus souvent discrète sous nos climats et sans saveur, difficile à saisir, parfois presque invisible, quasi muette, comme une compagne qui se dérobe (comme une population en trop bonne santé pour le sociologue de la maladie !). Heureusement, tranchant sur les demi-saisons et sur les "*douze degrés, pluie fine*" (comme me le disait un ami), surviennent périodiquement des situations météorologiques plus marquées, plus affirmées qui semblent vouloir s'imposer à nous et faire événement. Septembre 1994 : en cette journée de grosse pluie, un collègue me parle spontanément de celle qu'elle entendait souvent depuis l'intérieur de l'église de son village natal dans le Morvan. Lui revient alors ce qu'en disait son père : "*Quand il pleut le dimanche, il pleut toute la semaine*". Puisé dans mon légendaire personnel, dans mon propre corpus, voici pour finir un jour de mes étés, fragment de mon livre (Martin de la Soudière, 1999). "*Mes enfants, il fait un temps de pain frais*": c'est par cette expression que notre père ouvrait la journée, les matins où, triomphantes et amicales en même temps, venaient à nous les montagnes, sur un fond de ciel d'un bleu sans ombre.

6. C'est ainsi, par exemple, que, sous la plume de Jean Rouaud, la pluie (elle dure des dizaines de pages dans son premier roman) se conjugue avec la région nantaise.

7. Comme une historienne-anthropologue, par exemple, a pu parler d'une "culture de l'ivresse" (Nahoum-Grappe, 1991).

C'étaient les Pyrénées ; nous étions en vacances. Immobile et silencieux encore à cette heure-là, l'air était tout de promesse, semblant ouvrir tous les possibles et combler d'avance tout projet, toute attente. L'auto familiale partait alors souvent pour un premier tour au bourg voisin : quelques achats, le journal local; mais nous savions — nous, les enfants — que quelque chose se préparait, de l'ordre de la surprise, du cadeau : le ciel nous était, ces jours-là, favorable. C'était le plus souvent une excursion, une promenade dans les montagnes plus loin que d'habitude, un pique-nique, une vallée, un nouveau sommet.

Souvenir d'un moment autant que d'un lieu, l'évocation, aujourd'hui, du temps qu'il faisait ces jours-là est de ces certitudes qui demeurent, intactes, définitivement, aussi actives encore dans la mémoire qu'un événement majeur de l'existence : accident, grande joie, frayeur. Quant à cette expression : "*Il fait un temps de pain frais*", elle est pour moi de celles — mais chacun d'entre nous a les siennes — qui disent la relation très enfouie entre soi et la météo, prêtes à se réactualiser, à ressurgir, reprendre du service lorsque revient la même nuance de soleil, la même qualité de neige... Un matin pluvieux d'octobre, une soirée déjà chaude de mars ne seraient-ils pas, avant que d'être ce matin-ci, cette soirée-là, une variante et un nouvel exemple d'un autre temps déjà vécu dans l'enfance, qui chemine et perdure en nous comme matrice ou mode d'emploi des temps à venir ?⁸

BIBLIOGRAPHIE (quelques pistes...)

- La Grande Oreille. Atelier de littérature orale*, n°7, 2000 — *Le goût des saisons*
Les annales de la recherche urbaine, n° 61, 1994 — *Les saisons dans la ville*". En particulier articles de :
- AUDURIER-CROS A., Pratiques saisonnières dans la ville méditerranéenne.
GABORIAU P., Les rythmes journaliers et saisonniers des clochards.
GUILLERME A., Les saisons dans la ville : ouverture.
MULLER Y., La représentation enfantine des saisons dans la ville.
SOUDIÈRE M. (de la), Mauvais temps, morte-saison : un patrimoine paradoxal.
- BARTHES R., 1957 — *Mythologies*. Paris, le Seuil.
- BERQUE A., 1986 — *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*. Paris, Gallimard.
- BONNIN P., 1994 — *Cette ville où coulait d'abondance l'eau claire des canaux, Perpignan*. Perpignan, Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement des Pyrénées-Orientales.
- COLETTE, 1929 — "Saisons d'autrefois", in *Sido*.
- DESBOIS E., 1990 — Soldats à découvert par temps de guerre. *Études rurales* (n° spécial : "La météo. Pour une anthropologie du temps qu'il fait"), 118-119 : 121-132.

8. Cf. les belles pages que Colette consacre à ce thème.

- DESROZIERS M., 1985 — *Introduction à la biométéorologie humaine*, notes de cours n° 7. Paris, École Nationale de la Météorologie.
- GOFFMAN E., 1987 — *Façons de parler*. Paris, Ed. de Minuit.
- LAMONTAGNE S.-L., 1984 — *L'hiver dans la culture québécoise (XVII-XIXèmes siècles)*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- LAPOUGE G., 1990 — Contribution à une théorie des climats. *Études rurales*, 118-119 : 145-157.
- MARCHAND J.-P., 1990 — Le climat : de l'analyse spatiale au stéréotype. *Études rurales*, 118-119 : 83-101.
- NAHOUM-GRAPPE V., 1991 — *La culture de l'ivresse. Essai de phénoménologie historique*, Paris, Quai Voltaire.
- PEGUY C.-P., 1989 — *Jeux et enjeux du climat*. Paris, Masson.
- PEREC G., 1975 — *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*. Paris, Christian Bourgois.
- PIETTE A., 1992 — *Le mode mineur de la réalité. Paradoxe et photographies en anthropologie*. Louvain-la-Neuve, Peeters.
- REBETEZ-BENISTON M., 1994 — *Perception du temps et du climat : une analyse du climat de Suisse romande sur la base des dictons populaires*. Doctorat ès Lettres. Oron-la-ville (Suisse), Stratus.
- ROUAUD J., 1990 — *Les champs d'honneur*. Paris, Ed. de Minuit.
- SANSOT P., 1973 — *Poétique de la ville*. Paris, Méridiens/ Klincksieck.
- SANSOT P., 1990 — Jamais la météorologie n'abolira l'art d'interpréter les signes venus du ciel. Le chariot des quatre saisons à Narbonne. *Études rurales*, 118-119 : 139-144.
- SOUDIÈRE M. (de la), 1987 — *L'hiver. A la recherche d'une morte-saison*. Lyon, La Manufacture.
- SOUDIÈRE M. (de la), 1990 — Revisiter la météo. *Études rurales*, 118-119 : 9-29.
- SOUDIÈRE M. (de la), 1993 — Prendre congé de l'été. *Gulliver*: 189-192.
- SOUDIÈRE M. (de la), 1994 — Le fond de l'air est frais. De quelques usages (discrets) du temps qu'il fait. *Recherches sociologiques*, 25 (2) : 43-60.
- SOUDIÈRE M. (de la), 1999 — *Au bonheur des saisons. Voyage au pays de la météo*. Paris. Grasset.
- VALLAEYS A., 1993 — *Sale temps pour les saisons*. Paris, Hoëbeke.

Soudière M. de la. (2002)

Notre temps quotidien : pour une ethnographie de la
météorologie ordinaire

In : Katz Esther (ed.), Lammel A. (ed.), Goloubinoff M. (ed.)
Entre ciel et terre : climat et sociétés

Paris (FRA) ; Paris : IRD ; Ibis Press, 163-169. ISBN 2-7099-
1491-3